

voisins du Rio de la Plata, dans les Pampas, à Mendoza et dans d'autres territoires; il s'en fait un grand commerce. On a remarqué que sous le climat des tropiques, ces animaux perdaient beaucoup de leur vigueur.

On trouve des troupeaux de moutons tout le long des Andes, depuis le Mexique jusque dans l'Araucanie. Leur laine est assez grosse; ils naissent pêle mêle avec les chèvres. Aujourd'hui quelques propriétaires commencent à s'occuper de l'amélioration de leurs troupeaux pour avoir de la laine plus fine. On ne mange guère la chair des moutons, on se contente de celle des agneaux. Les pâturages du Chili paraissent mieux convenir aux chèvres qu'aux moutons; on ne les entretient que pour avoir leurs peaux. On ne fait du fromage que près de Buenos-Ayres et dans la province de la Conception au Chili; il est de qualité médiocre. Au midi du Brésil la race des porcs dégénère, ils sont grands et maigres, leur chair est de mauvais goût. Dans la province de la Conception, on les soigne davantage. Les jambons que l'on y prépare jouissent d'une réputation qu'ils ne méritent guère.

En 1821, M. Schmidtmeier, après avoir parcouru les contrées qu'il décrit, pensait que leur séparation de la métropole était définitive, et que même dans le cas où l'Espagne réussirait à

dominer de nouveau sur une partie du continent américain, ce succès momentané ne ferait que prolonger les malheurs d'une lutte acharnée. Il observe que les avantages alternatifs obtenus par chaque parti aux diverses époques de cette guerre, ont été marqués par tant de violences et de vengeances, qu'aujourd'hui la population est considérablement réduite, et que notamment les Espagnols d'Europe et tous ceux qui tenaient pour la métropole, ont péri ou bien ont quitté le pays.

Un autre effet de ces longues dissensions intestines a été d'appauvrir les habitans. La masse est d'une ignorance extrême, elle ne peut se faire une idée de la forme de gouvernement qui lui convient. Le petit nombre de familles entre lesquelles sont concentrées la fortune et la puissance, sont divisées entre elles; les unes penchent pour la monarchie, les autres pour des républiques et pour une union fédérale. Toutes s'accordent pour ambitionner les richesses et le pouvoir, comme pour exclure de ces avantages tout ce qui ne compte point parmi les personnes déjà influentes sous ces deux rapports. Le peuple n'est rien aux yeux des grands propriétaires, et cela explique comment les divers pays affranchis du joug espagnol, s'occupent encore très-peu des garanties politiques, et des moyens de cimenter l'union entre eux.

Cette manière d'être est une conséquence inévitable des troubles prolongés qui ont divisé ces contrées. Les élémens d'un autre ordre de choses existent sans doute, mais enveloppés et cachés.

Il y a beaucoup à faire, et bien des années doivent s'écouler avant qu'on puisse espérer de voir un régime régulier et stable succéder à ces longues agitations. Il ne s'agit pas du mode de gouvernement que l'on choisira; il s'agit des individus qui doivent être soumis à ce gouvernement. Or, aussi long-temps que l'éducation n'aura pas formé une génération habituée à des principes raisonnables de liberté, le corps politique manquera de solidité. Quelques années de paix développeront les traits nationaux dans les états de l'Amérique espagnole; ils seront modifiés par les circonstances accidentelles comme par le caractère des hommes qui auront la principale influence.

Le Chili est peut-être le pays dont les habitans sont le moins disposés pour la réforme politique; ses avantages naturels sont encore paralysés. La population est très-clairsemée, les terres sont possédées par un petit nombre de personnes; la très-grande majorité des habitans ne travaille donc que sous le bon plaisir des propriétaires. Ainsi, quoique le sol soit très-fertile, le climat

très-sain, la position très-favorable, l'agriculture languit; elle manque de ce stimulant merveilleux qui change l'occupation en plaisir: le sentiment de la propriété.

Le Chilien est intelligent, docile et très-gai; il ne reçoit aucune instruction, à moins d'être né dans la classe des gens riches; il vit constamment dans une si grande abjection que l'émulation n'a aucune prise sur lui. On n'a nulle idée au Chili de l'encouragement qui résulte pour l'agriculture et les manufactures d'une liberté entière de l'industrie. Le commerce extérieur et même la circulation des denrées et des marchandises sont entravés par une foule de droits, de gênes et de formalités de tous les genres.

• J'ai vécu long-temps, ajoute M. Schmidt-meyer, dans l'intérieur du Chili, au milieu des gens de la campagne; jamais je n'en ai vu un seul se mettre en colère contre un autre, ni même contre un animal. Souvent les enfans et les chiens encombraient en grand nombre le foyer sur lequel se préparait le repas; les enfans essayaient de dérober quelques choses; on leur disait de s'écarter, ou bien d'aller chercher un objet quelconque, ou de rendre un service; l'ordre était fréquemment répété jusqu'à cinq et six fois, mais le père ni la mère ne montraient pas le moindre signe d'impatience. On ne frappe jamais

les enfans, on leur parle toujours avec douceur. En revanche je n'ai vu personne faire la moindre caresse à un enfant, ni à un animal domestique. Les Chiliens paraissent avoir de l'affection les uns pour les autres; elle est toute passive. Ils prennent tout en douceur, rient de tout, et ne savent ce que c'est que de se fâcher ni de s'inquiéter pour quoi que ce soit. Je ne me souviens pas d'avoir entendu proférer un seul jurement; il y a chez tout le monde une décence de manières et de langage qui plaît beaucoup à un étranger; mais il observe en même temps un défaut de sensibilité et de compassion qui lui paraît choquant. »

On fabrique au Chili avec le marteau seul, un grand nombre d'ustensiles en cuivre et en argent qui sont passablement soignés. On y fait des jarres d'une très-grande dimension et très-solides, et en général beaucoup de poterie de bonne qualité.

Au Chili, il n'y a pas de genre de maisons intermédiaires entre les vastes habitations des gens opulens, et les modestes demeures composées de trois pièces, une qui sert de chambre à coucher, une de salle à manger, et la troisième de cuisine. Dans cette dernière, la fumée s'échappe comme elle peut; la chambre n'est séparée de la salle que par un pan de toile; rarement aucun de ces appartemens est carrelé. Du reste, il n'y a peut-être pas

de famille si pauvre dont la maison ne soit divisée en deux pièces.

Un voyageur qui passe la nuit chez un paysan, s'établit auprès de la cabane pour y dormir en plein air; toute la famille se couche autour de lui. La première fois que je me réveillai dans cette position, je trouvai le tableau qui m'entourait fort singulier: les hommes étaient enveloppés de leur poncho, la tête nue, leurs cheveux noirs en désordre; les femmes, couvertes de leurs mantes, n'étaient pas séduisantes. Les chiens, les chats, les poules, ajoutaient à la variété du groupe. Dans les endroits où l'on craint les attaques des Indiens, on entoure les maisons d'un fossé. En général, les habitations un peu considérables sont toujours environnées d'ossemens et de débris d'animaux tués pour la consommation de la famille; les chiens, les bêtes sauvages, les oiseaux de proie, soulèvent et dispersent ces restes pour s'en nourrir: c'est une vue d'autant plus dégoûtante pour un Européen, qu'il s'y joint une odeur de putréfaction très-forte. Cependant, les habitans n'en paraissent pas plus désagréablement affectés que nous ne le sommes par les émanations du fumier d'une basse-cour.

Les gens riches, qui vivent sur leur terre, se lèvent de grand matin, dînent de bonne heure, font une longue sieste après leur repas, et le

soir, vont au spectacle ou dans une maison où l'on s'assemble pour jouer. Ils sont très-avides de gain; et d'un autre côté, mous, indolens, apathiques. Ils déploient souvent un grand luxe dans leurs habits.

Les Chiliens sont si bons cavaliers, qu'ils semblent ne faire qu'un avec leur cheval. Ils traversent un bois comme le ferait un chat. S'ils ramassent une pierre pour la jeter au chien qui les ennuie par ses aboiemens, ils la prennent aussi facilement que s'ils étaient à pied. Lorsqu'ils font des courses de défi, ils se lancent mutuellement des nœuds coulans pour entraver le cheval de l'adversaire et le faire tomber. Lorsque cela arrive, le cavalier se retrouve ordinairement sur ses pieds sans lâcher la bride. Ils arrêtent un cheval si court, que l'animal s'assied sur ses jarrets. Ils montent en selle avec une facilité et une grâce singulière, sans ployer le corps en avant; ils ne passent pas la jambe droite par-dessus la croupe, ils la tiennent pliée jusqu'à ce qu'ils tombent en selle en embrassant le corps du cheval. Les étriers ne soutiennent que le bout du pied.

Tous les habitans des contrées tempérées de l'Amérique méridionale, sont de même excellens cavaliers. Ils semblent être des hommes différens selon qu'ils sont à pied ou à cheval. Ayant perdu l'habitude de se servir de leurs jambes, ils mar-

chent mal et lentement, et ont l'air de ne pas pouvoir avancer. A cheval, ils sont, au contraire, d'une activité extraordinaire, et quand il le faut, ils sont infatigables. Ils s'enveloppent la tête d'un mouchoir de soie dont les bouts pendent par derrière, et mettent par dessus un chapeau à trois cornes, en laine ou en paille; leur vêtement est un poncho qui descend jusqu'aux genoux; leurs bottes sont faites de la peau des jambes de derrière du cheval, elles laissent sortir les orteils; on les accompagne toujours d'éperons. La selle n'est qu'un morceau de cuir terminé par deux planchettes, et munie de boucles pour serrer la sangle. Entre la selle et le dos du cheval, on place une couverture de laine, dont le cavalier s'enveloppe pendant la nuit. Les étriers ne sont ordinairement qu'un morceau de bois recourbé.

Les cavaliers riches ont un chapeau bordé, un manteau d'étoffe plus fine que le poncho commun, des pantalons blancs et des éperons d'argent. Au lieu de bottes, ils ont quelquefois des souliers avec des bas bleus ou rouges.

Les armes dont les habitans de ces contrées font usage, sont le couteau, le lazo ou nœud coulant, et les balles. Ces deux dernières ne s'emploient qu'à cheval. Le lazo est une courroie longue d'une quarantaine de pieds, avec un anneau de fer à un des bouts, pour recevoir l'autre

extrémité; le nœud coulant que l'on forme de cette manière se réduit à quatre pieds de diamètre : le cavalier replie dans sa main le reste de la courroie, se met à la poursuite d'un animal, et lui lance à pleine course la courroie, à la partie qu'il veut atteindre; rarement il manque son coup; et dès qu'il a saisi l'animal, il tourne à l'entour pour l'envelopper. On est surpris de la force avec laquelle un cheval entraîne un bœuf qui résiste, ou le tient renversé à terre lorsqu'il est tombé.

Le lazo est employé pour prendre les bœufs et les chevaux; on s'empare également de ceux-ci avec les boules, qui paraissent être d'origine américaine. Ce sont deux pierres rondes renfermées chacune dans un petit sac de cuir, que réunit une courroie longue de quinze pieds. Le cavalier fait tourner une des balles autour de sa tête comme une fronde. Dans sa main gauche, il tient l'autre balle avec la courroie repliée qu'il lâche peu à peu. Lorsqu'il se juge à portée de sa proie, il lui lance la balle en mouvement, et lâche l'autre; la courroie s'arrête dans les jambes de l'animal, l'entrave et le fait tomber; alors on a recours au lazo pour s'en rendre entièrement maître.

On rencontre dans les Andes du Chili des pierres rondes, percées de part en part dans le milieu; probablement les Indiens s'en servirent

autrefois pour prendre les guanacos, et peut-être pour combattre contre leurs ennemis. On en fait aussi usage contre les nandous.

Il serait impossible à un Européen d'échapper à un habitant de ces vastes plaines, qui, monté sur son cheval, voudrait l'atteindre avec le nœud coulant et les balles. La seule manière d'éviter celles-ci est de s'arrêter en faisant face au cavalier qui en est armé, et ensuite de se jeter de côté lorsqu'il s'est élancé dans la direction vers laquelle il menaçait, parce que, s'il en change, il n'a plus la même force.

Les femmes fument la cigarette comme les hommes; celles de la haute classe font seules exception. Cet usage est aussi général que celui de l'herbe du Paraguay, elles sont plus actives et moins paresseuses que les hommes; on les rencontre presque toujours filant au fuseau.

Les habitans des Pampas, quoique d'origine espagnole, mènent une vie encore plus sauvages que les Indiens. Chaque capatax ou chef berger, a sous lui autant d'aides qu'il y a de milliers de têtes de bétail. Tous demeurent dans des huttes qui n'ont ni portes ni fenêtres. Une barrique d'eau, un peu de bois pour griller la viande, une bouilloire en cuivre, des peaux pour se coucher, composent les provisions et l'ameublement. Les bergers se promènent à cheval pour inspecter les

troupeaux, et s'assurer qu'ils ne dépassent pas les limites du pâturage. Une fois par semaine ils les rassemblent dans une enceinte, et appliquent la marque du propriétaire aux animaux nouvellement nés. Ils vivent à cinq, dix et même quinze lieues les uns des autres. Ils vont à la messe à l'église la plus voisine, et restent à cheval à la porte. Ordinairement ils baptisent eux-mêmes leurs enfans. Ils sont très-hospitaliers, mais ils paraissent étrangers à tout sentiment d'amitié. Lorsque la pluie les surprend au milieu de la campagne, ils se déshabillent et cachent leurs vêtemens sous leur selle, disant que la peau du corps est promptement sèche, tandis que les habits conservent long-temps l'humidité.

Les troupeaux de moutons sont abandonnés à la garde d'un gros chien nommé *Ovejeros*; on le dresse à faire sortir le troupeau du parc, et à l'y faire rentrer. Le matin on lui donne bien à manger, puis on lui attache au cou de la viande sèche qu'il peut atteindre quand il a faim. Sans cette précaution, il pourrait bien ramener le troupeau avant la nuit; il le défend dans l'occasion; on dit qu'il refuse la chair de mouton.

Les chefs militaires, les prêtres, les moines qui vinrent les premiers d'Europe dans ces régions, se partagèrent de vastes portions de territoires dont les limites ne furent pas déterminées

avec une précision extrême. Elles ne le sont pas encore, excepté dans le voisinage des villes. Il y a dans le Chili des propriétés qui s'étendent des Andes au grand Océan sur une longueur de cent milles et qui en ont vingt à trente de largeur. Les possesseurs prétendent en outre que la même surface leur appartient à travers et au-delà des Andes. Pour maintenir leur droit, ils envoient leurs bestiaux pâturer, ou plutôt errer jusque sur les pentes orientales de la chaîne.

Les propriétaires de Mendoza et de San-Juan ne courent pas beaucoup de risque de se trouver en conflit de pâturages dans ces espaces immenses. On dit que dans le bassin du Rio de la Plata, il y a des propriétés bien plus grandes encore. Les meilleures et les plus vastes appartiennent au clergé. Les substitutions et les majorats rendent les achats de terre fort difficiles. On s'occupe dans le Chili de diminuer les conséquences inévitables des majorats, et d'empêcher qu'ils ne finissent par tout envahir.

On appelle *hazienda* ou *fazenda*, une terre ou plus particulièrement l'établissement principal où l'on tue les bestiaux, fait le suif, sèche la viande et les peaux. Parmi les grands propriétaires, il y a des marchands et des mineurs. Ils ont à la ville une maison qui est à la fois un magasin et une boutique, et où les produits de leurs

terres se vendent en gros et en détail. Ils sont quelquefois intéressés dans de grandes entreprises commerciales ; cependant celles-ci sont ordinairement entre les mains de négocians étrangers. Les propriétaires ont aussi sur leurs terres des boutiques dans leurs propres demeures pour la vente des denrées. Ils font surveiller leurs affaires par des intendans. Les petits fermiers, les ouvriers et les journaliers paient un prix exorbitant, de tous les objets de première nécessité. Cette classe s'endette envers les propriétaires, à un tel point que les enfans du débiteur deviennent en quelque sorte les esclaves du créancier. C'est ainsi que la richesse et le crédit se trouvent concentrés dans les mains du petit nombre. La masse du peuple est pauvre, ignorante et abjecte. La classe moyenne des propriétaires, classe qui n'est jamais trop nombreuse pour donner au corps social et aux institutions la solidité nécessaire, manque entièrement. Le commerce fait cependant passer de petites propriétés territoriales dans les mains de quelques petits marchands ; mais ils n'obtiennent aucune influence.

On bâtit principalement avec des briques de terre pétrie avec du chaume et séchées au soleil ; on revêt ensuite la construction d'un enduit du même genre. Ces briques que l'on nomme *adobes*, étaient en usage chez les Péruviens ; quel-

quefois on fait passer au feu celles que l'on destine aux fondemens, afin de préserver les maisons des ravages des rats. On trouve dans les villes des édifices en briques cuites, ou en pierres. On couvre les bâtimens en tuiles ou en chaume que l'on enduit quelquefois de terre. Les cabanes se font avec des piquets fichés en terre et liés par des branchages ou des roseaux revêtus de terre.

Il n'y a pas une ville de ces contrées qui ne contienne au moins trois et jusqu'à six couvens. Du reste les noms de villes et de cités donnent une idée très-fausse de la réalité ; on les prodigue à de méchans villages.

Il est très-difficile de donner une notion exacte de l'état actuel de la province du Rio de la Plata ; elle comprenait le grand bassin borné à l'est par les montagnes du Brésil ; au nord par les groupes des monts Aguapehy et de Santa-Cruz, à l'ouest par les Andes, au sud par les monts de la Patagonie ; elle s'ouvrait sur l'Océan atlantique au sud-ouest ; les eaux qui viennent du nord et de l'ouest, se réunissent au Rio de la Plata ; celles qui arrivent du sud, se jettent dans le Rio Colorado dont le cours est encore mal connu ; la plus grande partie de celles qui descendent des Andes, se perdent par l'évaporation ou dans la terre à peu de distance de cette chaîne.

La pente depuis le fond du bassin jusqu'au

sommet des montagnes est tellement insensible , que si au printemps on parcourait la base de celles-ci , on marcherait continuellement dans l'eau. Le pays entier est un vaste marais. Le cours des fleuves et des grandes rivières est extrêmement lent. On estime la pente à un pied seulement par lieue.

La population d'origine européenne, est rassemblée dans le voisinage des routes. Elle est généralement faible , surtout depuis que la guerre intestine ravage ces contrées , et que le commerce intérieur a diminué.

La division du pays n'a pas changé essentiellement. En 1816, il fut formé un congrès des provinces indépendantes; aujourd'hui elles composent autant d'états séparés. Buenos-Ayres a échoué dans ses tentatives d'une confédération. Quelques états ont refusé , d'autres n'ont pas pu envoyer leurs députés , à cause de la grande distance à travers des régions inhabitées. Il s'écoulera probablement un temps considérable avant qu'un lien permanent attache les uns aux autres tant de peuples si éloignés , et si différens à beaucoup d'égards. Les uns sont au milieu des montagnes , les autres dans les plaines ; les uns occupés de l'exploitation des mines , les autres de la culture des terres , et du soin des troupeaux. Il existe peu de motifs de guerre entre ces états : aussi

long-temps que la navigation du Rio de la Plata ne servira l'ambition d'aucun au préjudice des autres , et que le commerce se fera librement par cette voie , l'intérieur ne sera pas exposé à des troubles.